

---

pu l'ennuyer: elles lui viennent à la tête dès qu'il daigne, et sans l'aide de personne. Je pense en le quittant n'avoir rien à lui souhaiter.

Décembre 1905 — Janvier 1906.

1900

I

## AU SOMMET DE LA CATHÉDRALE

I

Les angles des marches se succèdent : l'escalier tourne et s'enfonce tandis que je reste à une hauteur fixe, automate qui lève alternativement les jambes.

Les marches sont en lave et massives. Ceci importe-t-il plus que mon niveau ? Il faudrait alors sentir cela : chargé de lourdes dalles, l'esclave escalier les tend au pied, cette dalle, puis cette autre, et ainsi de suite. — J'ai chaud. Mes mollets sont raides. La même marche revient perpétuellement sous ma semelle.

Un seuil borné par sa balustrade se glisse dans cette embrasure.

Brusquement un coup me frappe l'estomac. Il pend dans une profondeur, là devant... Tout bourdonne. Un colossal vide vertical chancelle, ivre, derrière la balustrade, s'y raccroche. Puis il vient à moi, poussant les balustres, passant comme le vent par leurs dilatés intervalles, et

les pierres, qui changent de couleur, cessent de peser. J'avance... Ah ?

Striée, striée, barrée, rayée, tachée, mouchetée, fourmillement sans limites, une immense vision de petites précisions innombrables apparaît d'un bloc. Elle m'a soumis à l'instant. Me saisissant l'œil, elle dilate elle-même mes prunelles ; dans mes oreilles qui s'évasent, d'étranges distances pénètrent dont l'autre extrémité frôle avec effroi sa surface. Quel amas prodigieux ! fragments de jaune, cassures de lignes, angles noirs, pâtés blancs, petits ronds rouges ! partout il pointille, picote, mordille : il a tatoué, ô plaisir, toute la peau de mon corps ! Mais quoi ! dans la largeur quelques détails vacillent, s'en vont. Craignant de redevenir libre, je dilate à mon tour mes prunelles et je serre les mâchoires : plus net, ce carré ! et ce rouge ! puis celui-là ! puis tous ensemble ! Et voici la vision poser encore comme une râpe sur le fond de mon œil.

Des brumes sans couleur s'étendent, puis j'ai les yeux fermés.

Je respire, la poitrine fatiguée ; par intervalles des bribes de couleur me reviennent. Au fait, la vision est la ville de Clermont-Ferrand. Eus-je dû me trouver tant ému ? Serait-ce ce qui m'a empêché de le rester ? Comment voir ? Cette ville n'est pas innombrable :

elle a peu de rues — pas incohérente : elle est toute en lave et tuiles — pas une vision : les maçons qui l'ont bâtie faisaient un métier : mais ai-je le droit de la penser par des sons ? Mes yeux se rouvrent.

La ville est tombée au fond d'un trou. Mon regard neuf, n'osant plonger, rêve à mi-distance : tronc vermiculé ? tas de gravier ?... Bah ! enfonçons le regard.

Carré de maisons voisin dessiné comme un plan avec pavé de cour entier, puis séries de grands et petits tuyaux noirs, puis, petits ronds rouges, d'autres cheminées mais d'argile, bataillons dont on ne verrait que les rouges culottes coalisés pour exister seuls, puis ils se débandent et, très vite, façade sous forme de ligne, trois façades grises plus éloignées et, comme si je n'avais pas le temps, des rangs de fenêtres qui me dirigent vers des cheminées nouvelles, qui me jettent sur façades, poteaux télégraphiques, trous, toits... Et, glissant de ma proie, me voilà éconduit à la périphérie. Mais bientôt revoici sous moi des pans de mur conglomérés à des groupes de tuiles, des angles, des lettres, des mousses, des vétustés, des usages, et encore d'innombrables cheminées rouges et nombreuses cheminées de fer debout dissemblables ; certes, cette fois, la ville est une bataille pressée de hérissements et cabosse-

ments hétéroclites qui se serrent, se tassent, se poussent, se mêlent. Hélas, comme le vertige, comme la vision de tantôt, l'ubiquité de l'objet après m'avoir supprimé s'anéantit elle-même.

Qu'est-ce là ? Je pose le poing sur la balustrade : il faut m'acharner sur quelque chose, par exemple cette grand'place au pied de la cathédrale.

Les feuilles des arbres s'y écrasent sur le pavé (de plus elles sont en l'air). Des passants, stupéfaits de se sentir si petits y glissent avec lenteur.

Hé bien ?

Meurtrissons-nous de fureur et trouvons. Ce cheval oblong et plat est pourvu à droite d'un bord ondulant, à gauche de deux brèves pattes qu'il frotte contre son ventre invisible : à l'instant où je m'écorche les paumes sur la pierre.

Ennui.

Oh ! voilà les montagnes et le ciel clair que je n'avais pas regardés.

## II

L'escalier m'irrite.

Le ciel, juché dans une embrasure, m'appelle. Je pousse un mur qui recule et m'y voici. Serrant les poings, ouvrant les narines.

Un prodigieux ciel vide remplace les trois quarts du monde ; le vent qui me touche s'y perd. Les distances qui s'en vont de moi, en haut s'enfoncent dans un vide démesuré, devant partent, en bas n'atteindront jamais la terre. Avant de perdre toute borne en toi, spatiale Liberté, pourquoi ai-je si longtemps dû traîner un chaîne de pas sombres ? Oh ! je me lance furieux sans rien avoir à atteindre, je tombe, je tourne, et parfois ma raffale traverse d'outre en outre l'infini.

Une petite province, recoquillée comme une feuille sèche entre ses bords d'horizon, s'est odieusement collée au pôle inférieur du cristallin globe de l'abîme. Il tord exprès à travers sa réfringence les montagnes qui osèrent le toucher, tandis qu'en bas, chose effroyable ! façades et toits aplatis ensemble, la ville gît sous son énormité qui l'écrase.

## III

Oh ! je suis léger comme le subtil éther et la lumière me traverse — elle touche les pierres agréables et nues. Une fraîcheur fait ma poitrine exquise. Au-dessus d'un gouffre, devant un gouffre horizontal et tandis que rôde le Zénith, je souris de ces tractions contrariées :

la schematicité de l'espace amuse mon plaisir. Tout au fond git, car je l'ai rejetée, la souquenille des montagnes.

Je me trouve près d'une balustrade à égale distance des deux clochetons qui la bornent, Cette position me compare trop à eux : quittons-la, pardonnant à l'enthousiasme qui m'y laissait. L'un des clochetons ne sera bientôt plus qu'un fragment de mémoire dans le large ciel intense, et l'autre, qui soutiendra mon côté, approche de moi sa pierre. J'avais décidé au mieux.

L'héroïque rugosité de ces vieilles pierres réconforte comme un vin. Ma main, rose neuf et vivante, suscite tour à tour sur l'arête qu'elle remonte les âpres fleurons : ainsi se succèdent des amours en une chronique dont le temps rongea la syntaxe. O Contact ! ô Imagination ! voilà que, sortant de la profondeur des siècles, le grand Passé vient vous tendre les étreintes de ses gants de fer. Et ce triple groupe dresse sa force sur une ville innombrable dont chaque élément le hausse.

Telle ma Pensée se tient sur le monde qui lui est offert.

## IV

La bonne pierre, apparaissant entre mes doigts, les unit d'une surface tiède comme leur chair. Sans doute elle fut jadis un terrain vaste, montueux, à pentes ensoleillées et gorges d'ombre, qui se condensa en une place que je pusse toucher entière. D'infimes lichens y vivent : l'univers me nourrit comme eux. J'aime, ému.

Une fraîcheur a changé les choses : il fait soir et lointain. Que l'immensité farouche ne me distingue pas de cet édifice ! Que mon âme reste parcourue de la solide balustrade !

Mais déjà le soleil se rapproche de terre par inquiétude : le Puy-de-Dôme se dissipe dans son rayonnement comme on se dissout dans les ténèbres ; une file de grosses collines s'égare à travers la brume rouge et demésurée ; les plaines n'osent bouger. La Ville en bas n'a pu se cacher, s'étale avec ces mille détails inutiles qu'on voit aux catastrophes, et, serrant d'épouvante ses toits, fenêtres ouvertes, elle attend l'inexprimable. Les lignes mortellement noires qui la dessinent ne laissent entre elles que le souvenir effacé des couleurs vitales ; le temps est solennel.

Un couchant d'Angoisse irradie.

## V

Cette sorte d'escalier s'appelle vis à noyau plein. Comme des marches raides essoufflent ! Elles sont en lave de Volvic. Tout est en lave à Clermont-Ferrand : les maisons, les églises, la succursale du Crédit Lyonnais.

A la hauteur dont, au dehors, j'ai estimé la tour, je pense que je vais arriver. Ha, enfin !

On respire ici à l'aise. La vue est large et confortable, Malgré le Puy-de-Dôme et les autres montagnes, la plaine fait qu'on ne se sent pas enfermé comme à Rouen dans le cercle des collines. Il est difficile de reconnaître d'en haut les particularités d'une ville : tout paraît petit et mal placé. Pourtant l'étroitesse de ces rues se devine ; ces couleurs sombres sont signe de vétusté ; quelques fabriques, qui doivent être de fruits confits, de lainages ou de caoutchouc.

## VI

Voilà certes la meilleure heure de ce paysage. La terre l'offre au soleil sous une suffisante obliquité pour que les monts de droite étendent largement leurs ombres jusqu'à la

gauche, où quelques rayons teignent encore la plaine. Assez drôles, droite et gauche devant l'infini !

Bâtie de lave, marché de grains, la sombre ville résume ces montagnes éruptives et ces plaines alluviales. Sa cathédrale semble la clef de la vallée, voûte à l'envers qui abrita tant de conciles.

L'incohérence qu'offre un panorama de ville est des plus faciles à l'idée : c'est celle des ouvrages faits par plusieurs besoins, non pour l'œil. Voici, dans ce chaos de lignes et de couleurs, la caserne d'Estaing et Notre-Dame du Port.

L'air pur pare ce vaste lieu, calme comme l'énergie véritable, de je ne sais quelle alacrité. Il faudrait à un mourant de tels aspects.

## VII

Le Puy-de-Dôme élève une demeurée courbe au-dessus des profils de collines qui se suivent, souples, tachés à la base. La plaine est marquée de lignes parallèles selon lesquelles l'attention la divise en plusieurs plans : la perspective les incurve, et, faisant le tour de la flèche, serré entre les parois et la balustrade, on leur voit compléter le demi-cercle des collines. Au cen-

tre la ville ressemble à une étoffe écossaise d'un quadrillage bizarre. Négligeons ces myriades de détails.

En somme, l'étendue, dont le centre est fixé par des rigidités entrecroisées, circule à la périphérie sur les croupes des hauteurs ou se dilate avec les ondulations des plaines,

Un pré pose sur ce coteau son losange vert.

## VIII

Une marche. Six sous. Une marche. Six sous. Une marche. Six sous. La dernière marche.

Je suis ébloui. L'air, dont la pureté me fait souffrir, me jette six soleils. Et l'image que j'ai toujours devant moi, dont le centre est précis, mais dont la périphérie, trouble, s'encadre de noir (j'ai parfois levé la main vers le nez pour l'en ôter comme une lunette), est toute mêlée : que de toits, que d'objets ! Et je crains que (qu'est-ce que ce blanc ?), que (où ce tram pour Royat que le Retard m'a fait manquer ?), que, dis-je, les six quoi ? hoho ! car... hum...

Ici, du moins, tous les bougres me fichent la paix.

Il y a la cathédrale, hein ? En bas le mauvais regard et la grossièreté du sacristain, au-

quel, à l'instant de réfléchir pour avaler ma salive, je n'ai par mégarde donné que six sous... ça fait un gain... qu'est-ce qu'il pense ? En haut moi, ventre qui sue froid. Dans l'escalier mes propres fantômes laissés par mon ascension, tous bras ballants et bouche ouverte, si bien que je pourrais descendre en mettant les pieds dans ma bouche. Tout de suite !

Bouche. Marche. Bouche. Bouche.

## IX

Donc, marcher dans l'affaire des Vosges. Beaux sapins, Nous déciderons le maire ; main-d'œuvre italienne, naturellement. Et j'essaierai avec la cascade ma nouvelle scie à rubans. — Tiens ! cette colline-ci offre un profil bien simple et solide pour chapes de poulies.

Il est temps de descendre à la gare.

## SIESTE

L'encrier ouvre la bouche et n'achève pas. Le porte-plume roule. La blancheur de la page somnole : tandis que mon cou s'étrangle, elle tire mon front.

Choc à ma joue. C'est la page. Soudain devenue fraîcheur, cette fraîcheur entre dans ma peau. Mon corps s'est courbé ; je souffre à la table, sous l'estomac.

Blanc partout : il n'y a que l'immense couleur blanche. Ma tête se détache et, pendant des journées entières, plane, les yeux grands, au-dessus de blanches plaines ; sur cette neige, quel prodige hérissera alignée la noire végétation des mots ?... Le blanc se promène blanc, tâté de vertiges.

Paupières acides — des nuages rebondissent — sur fente de lumière qui tressaille.

Plus de lumière et je tombe... oh ! l'espace orangé qui change... on m'écrase... ça respire...

. . . . .  
 . . . . .

Tout s'étonne bleu.

Où me trouver ? Ce vague pâle bleuâtre s'habitue à des sombres divers ; ceci, se délimitant rouge, recule.

La tache noire est l'encrier. Voici la toile plissée de ma manche : la douleur de mon bras et mon bras ne sont pas à la même place.



## PLÉNITUDE

Nuit fraîche. Le vent me lave les poumons.  
Ma poitrine est large comme le vent.

Alentour des formes noires se replient.

L'intérieur de moi-même, où l'on parle,  
reste une chambre lumineuse aux couverts et  
rouge d'abat-jours. Nous sourimes à la sai-  
gnante viande. Le bourgogne était très fort, il  
serrait la langue, mais j'ai précipité la saveur  
héroïque dans mon cœur et le repas gonfle mes  
bras nombreux. Je casserai la première branche  
qui me touche.

Et je marche vite et vite, avançant jambes  
invincibles, et frappant du talon le sol.

L'horizon, ses quelconques remplacent ses  
quelconques : l'incertitude persiste. Oh ! qu'une  
tache se précipite, frange hardie, sur le ciel !

Colère de m'ennuyer.

Silencieusement (je le hais) s'approche un  
pan de mur.

Je voudrais que, rapide locomotive, il s'élargît  
grandissant, assourdissant ; la campagne se ba-  
lafrerait de lumières et d'arbres noirs. Le

brûlant fanal plein ma poitrine et ça siffle.

Je jubile : mon jarret se roidit, mes bras se  
dépêchent : attraperont-ils mes flancs ? Les lar-  
ges terres s'ébrouent, les arbres filent penchés  
comme un garçon qui porte pudding sur plat,  
les vagues de la perspective retombent ou se  
dressent. Mais, au fond, les montagnes ne bou-  
gent pas.

Je vais bondir au delà, dans l'impossible.

#### IV

#### POTAGE

Chaud, calme et lourd, je remplis le fauteuil. Ma jambe droite ou la gauche, croisée sous l'autre, la supporte avec bienveillance, je ne sais où sont mes bras et une suavité touche ma peau. Devant moi, le gras bouillon dans l'assiette.

Le bouillon fume trop encore.

L'air me coule du nez dans la gorge. Il m'environne. Il abonde. La vaste chambre, où ça et là de coriaces meubles saillent à l'intérieur qu'ils ne peuvent heureusement guère rétrécir, en est pleine, aboutissant aux deux trous de mes narines — elles tettent à même l'air tiède. Comme cet air a des couleurs savoureuses : orangés, cuivres clairs, le vert (net de toute hypothèque) de mes rideaux, l'aggaillardissant buffet de chêne ! Un large rouge sombre se dresse, prenant plaisir, ces deux jaunes au-dessous de lui, à les verdir et rappetisser toujours davantage, et digérant un bleu noirâtre qui diffuse dans toute sa surface.

La nappe s'étend comme ma mémoire. Cou-teaux et fourchettes s'y couchent devant les

assiettes habituelles, les bouteilles sont assises sur leurs disques de cristal : de même, dans mon passé, des Moi moulent leurs fesses sur des ronds de cuir, puis, mariés, dorment sans enfants devant un titre de retraite. Et je sens, par delà ces phénomènes, dans un Autre Univers, exister ma Réalité. Cette table est un autel. Voici monter du bouillon l'odeur du céleri ; elle pue à souhait. L'âcreté racle mon gosier qui bâille dans l'estomac : mon cœur exulte.

Cela fatigue d'être ému... Contours de brume, tête en coton. Hé ! lampe, de ta flamme, vais-je, levant la tête, m'éblouir ? (Me bleuir... irir...)

La table s'abolit.

Une obstination se marque sur le néant : un blanc disque de faïence cerne la ronde face de ma soupe, maritorne qui rit, endimanchée de cette collerette que je lui payai.

Le dessin des gouttelettes.

Dans celle-ci brille et se dessine une microscopique lampe, et je m'y distingue, menu comme une pointe d'aiguille : voici mon nez, mon œil, je bouge. Je suis joli dans ces dix mille portraits. Ah ! mon souffle les a dispersés ; cela m'attendrit, moi qui, géant sur un potage, regarde.

J'attends. La vapeur se tord. Au fond du bouillon, des étoiles de pâte.

« Mon ami, tu devrais mettre tes pantoufles. »  
 C'est vrai ! Je suis fort bien, Moi, mais j'ai oublié les Pieds dans leurs bottines humides ! Levons-nous. Les pantoufles doivent être derrière le rideau. Je traverse avec facilité le plancher, je trouve leur laine moelleuse à mes doigts comme à mes orteils. Par la fenêtre, on distingue les toits bleus et la soupe du ciel avec ses nuages et ses étoiles.

## V

## PROMENADE LE SOIR

Je vais, et lève un pesant pied qui souffre, puis l'autre pied qui souffre, jusqu'à ce qu'un unique Pied me précède au-dessus du sol, et parfois il se heurte ou plonge, et ça recommence, et ça change, et ça dure, et, planté de gazon crépusculaire, un aspect sombre m'offre ses immenses ondulations.

La lisière de la forêt. Auprès, enfin de quoi s'asseoir. Je m'assieds.

Immobilité. Il fait frais. Des noirs et des clairs désagréables. J'ai quelques côtes, ma fatigue se roidit en cuisses et, sous moi, un objet dur s'enfonçant dans l'une de mes fesses me fait un derrière hétéroclite.

L'objet fait mal. Bouger ? Ne réveillons ni mes bras ni mes jambes. Aïe ! La douleur grandit vers le dos, en même temps qu'une ligne terminée par un fragment brun s'isole entre ma personne et le fond de l'air. Que serait ce brun dans mes doigts ? Affolement d'insecte ? Graine dure ? Je suis soudain debout et le serre. Jetons-le, mais saisissons l'occasion de nous

rasseoir à côté. Bang ! secousse pareille à une insulte ; l'endroit est plus bas. J'observe : je suis assis, pantalon et veston gris, sur des travées d'écorce couleur lie de vin, serrées et tordues d'un bout à l'autre d'un tronc abattu. Et ce tronc est devant la forêt.

Les fûts annoncent derrière eux d'innombrables arbres qui mêlent leurs branches, enchevêtrent des racines. Ce tronc en a été séparé. Et, au-dessus de moi, le ramuscule auquel j'ai arraché une feuille se rétracte, tirant un vide douloureux.

Que l'espace est désert ! Nul visage, nulle étoffe, rien ne me répète. Comment ai-je, tout à l'heure, osé bouger *SEUL* ? Maintenant une tête unique finit mon corps, mes jambes se terminent irrévocablement, mon contact avec le tronc n'est qu'un infiniment mince intervalle.

Le soir de toutes parts m'abandonne et fuit se confondre avec le ciel. Le couchant git, balafré de rouge, sur l'horizon ; la face d'un nuage nègre se penche dessus, élargissant une buccale blancheur : elle rit du crime. Ma poitrine me prend au piège et m'étreint.

La forêt médite aussi quelque horreur. Ses branches ont de néfastes gestes ; elles bougent dès que je m'effraie. Sont-elles des années de jadis dont on ne voit plus que le squelette ?

« Nous sommes violâtres comme les lèvres mortes que tu oublies ! » Terrible visage marqué de lèvres et yeux, au fond d'un indéfinissable espace ; la fenêtre comprenait ; je serrais la poignée de la porte.

Hé ! je me dresse et sue. Mes jambes se dissipent : ça m'élève en l'air et me crucifie sur l'horreur.

Je suis debout, les souliers dans l'herbe.